N° 231. Mercredi 28 Septembre 1842. 13me Année.

JOURNAL DE LA HAYE.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

	La Haye.	Provinces.
Un an.	26 fl.	30 fl.
Six mois.	14 »	16 »
Trois mois	7 »	8 »

BUREAUX A LA HAYE.
Petit Marché-aux-Herbes, N° 370.

PRIX DES INSERTIONS.
Les 5 premières lignes 1 fl. 50, timbre compris et 10 cts. par ligne en-sus.

La Haye, 27 Septembre.

LE ZOLLVEREIN ET LA HOLLANDE.

RÉPONSE AU JOURNAL *LA PRESSE*.

Le plus grand écueil auquel sont souvent exposés certains journalistes, hommes de doctrine et de théorie, c'est quand ils s'essaient à descendre des hauteurs de la science spéculative pour mettre le pied sur le terrain de la science pratique, surtout lorsqu'il s'agit de traiter d'importantes questions commerciales. C'est alors que tel journal, quoique rédigé d'ailleurs avec un talent très-remarquable, venant à s'occuper de ces questions pratiques qui lui sont essentiellement étrangères, s'expose tout à coup à perdre ainsi l'influence à laquelle il avait droit d'aspirer. Le journal français, *La Presse*, est de ce nombre. Déjà dans notre numéro du 1er août dernier, répondant à son article du 27 juillet, nous avons dû relever bien des erreurs de faits et de logique qui faisaient toute la base des raisonnemens qu'elle avait hasardés sur le traité de commerce conclu entre la Hollande et la France en 1840. Aujourd'hui nous avons la même tâche à remplir au sujet de deux articles intitulés: *Le Zollverein et la Hollande*, que *La Presse* a publiés successivement dans ses numéros des 21 et 22 septembre; et, ici, les erreurs dans lesquelles ce journal est tombé, sont d'autant plus nombreuses et plus graves que la question lui est moins connue, moins familière que celle qui se rapportait plus directement à la France.

PREMIÈRE ERREUR. « *Il y a en ce moment un Congrès douanier allemand réuni à Stuttgardt; il faut que la Hollande y ait été représentée, qu'elle y ait négocié, qu'elle y ait défendu ses intérêts.* »

Rien de tout cela n'a eu lieu; le gouvernement des Pays-Bas n'a envoyé à Stuttgardt, ni agent, ni représentant; il sait que la position respective de la Hollande et de l'Allemagne occidentale et méridionale assure aux deux pays des relations naturelles que ne pourrait rompre nul Congrès douanier, et encore bien moins, nulle insinuation quelconque, soit qu'elle vînt de la Prusse, soit qu'elle fût inspirée à la *Gazette Universelle* d'Augsbourg, sans occasionner les plus grands dommages à ces deux pays même. La Hollande, contente de sa part naturelle, ne désire obtenir aucun privilége, aucun avantage sur les autres pays.

DEUXIÈME ERREUR. « *La Hollande exporte pour* 287,392,000 *francs, dont la moitié, or pour* 147 *millions fr., en productions tropicales vers l'Allemagne, et ces productions proviennent exclusivement de ses possessions dans l'Archipel-Indien; c'est-à-dire de Java, Sumatra, Bornéo, Célèbes et des îles environnantes.* »

La preuve qu'ici *La Presse* est tombée dans une grave erreur, c'est qu'elle dit plus loin que toute la valeur de l'exportation de Java vers les ports hollandais présente une somme de 84 millions de francs.

Il est donc évident, ou que le premier chiffre donné de 147 millions est inexact, ou bien que les exportations de la Hollande vers l'Allemagne ne consistent pas exclusivement en produits de ses colonies, mais pour la plus grande partie en produits provenant d'autres contrées tropicales, telles que le Brésil, la Plata, Cuba, Porto-Rico, Haïti, etc.

Il est également évident que les ports maritimes de la Hollande offrent les mêmes facilités pour l'importation et l'exportation de ces produits exotiques que les villes anséatiques elles-mêmes, qui, sous ce point de vue, ne possèdent aucun avantage que les ports hollandais ne possèdent à leur tour au même degré; et la Hollande n'offre-t-elle pas, en outre de ces mêmes avantages, au choix du consommateur de l'intérieur de l'Allemagne, les produits riches, variés et abondans de ses propres colonies?

Quant à la question spéciale des sucres, la Hollande est entièrement passive et expectante dans la lutte qui s'est engagée depuis quelques années entre le sucre exotique et l'industrie betteravière. Que le *Zollverein* règle, à son gré et comme il l'entend, les conditions de l'admission du sucre de canne et de la production du sucre de betterave; il en est le maître. La Hollande sait depuis long-temps par expérience que les argumens de la plus saine logique sont insuffisans pour détruire les idées erronées des partisans du système prohibitif en Allemagne et qu'il faut attendre que ceux-ci aient reçu les sévères leçons de l'expérience par la perte des fonds qu'ils auront engagés dans ces entreprises, tout aussi malencontreuses dans leurs produits que sous le point de vue économiste.

TROISIÈME ERREUR. « *Cologne peut prendre le rang et la place des ports de Rotterdam et d'Amsterdam.* »

Quelque admirable que soit la position de Cologne pour l'extension de plus en plus florissante de son commerce, Cologne n'essaiera jamais le grand commerce d'outre-mer qu'au détriment et pour la perte de ceux qui voudraient courir après cette chimère. L'éloignement de la mer, et surtout l'impossibilité de naviguer avec des bâtimens maritimes, s'opposeront toujours à ce que Cologne devienne un port de mer.

QUATRIÈME ERREUR. « *La Hollande commet des abus dans la perception des droits de navigation sur les marchandises transportées sur le Rhin et sur les eaux intermédiaires.* »

Mais la convention de Mayence n'est-elle pas là, qui fixe le *maximum* de ces droits? et oublie-t-on le traité de navigation avec la Prusse, de juin 1837, qui a diminué ces droits de la moitié pour la navigation en amont du fleuve et donné franchise entière de droits pour celle en aval? La Hollande pour sa part a conservé ces distinctions, quoique cependant la Prusse ait en partie détruit chez elle l'effet utile de ce traité. En outre, la Hollande préfèrera toujours à toute surtaxe des dégrèvemens généreux sur les droits de navigation; et cependant on viendra l'accuser de tenir à ces taxes et à ces impôts, de les exagérer même, parce que leur maintien est pour son trésor une question de vie ou de mort! Que *La Presse* se rassure à cet égard et qu'elle cesse d'y voir un événement d'une immense gravité pour la politique européenne. Le gouvernement néerlandais sait trop bien que le meilleur moyen d'augmenter les revenus du pays est celui qui a pour but d'affranchir de toute nuisible entrave les voies d'où doivent découler, pour féconder le pays, ces deux grandes sources de notre prospérité nationale, le commerce maritime et le commerce rhénan.

Il ne s'agit donc pas, pour la Hollande, de joug à imposer à l'Allemagne; à plus forte raison, il n'y a donc pas de rupture à craindre entre les deux pays.

L'accession des villes anséatiques au *Zollverein* que *La Presse* croit si prochaine, ne nous semble encore qu'une fiction inventée par les journaux étrangers; mais si elle avait lieu, nous pouvons affirmer d'avance à *La Presse* que la Hollande ne s'en inquièterait nullement, car elle n'aurait qu'à gagner à ce nouvel état de choses.

Nous irons encore plus loin; la Hollande ne fera jamais partie du *Zollverein*. Sa politique prévoyante tend à écarter toute entrave qui pourrait gêner l'essor de ses relations commerciales, tout aussi bien avec l'Allemagne qu'avec la France et les autres pays, avec lesquels elle a entretenu de tous temps des relations de commerce utiles, réciproques et avantageuses. La Hollande apprécie sa position, et dans ce mouvement progressif de l'époque, elle suivra sa vocation, celle qui l'appelle à la tête d'un système commercial réellement libéral, ayant pour but le rapprochement des intérêts et des nations. Mais jusque là, elle restera armée de tous les moyens qui sont à sa disposition, afin de repousser les attaques qu'on dirigerait contre elle, afin de détourner les coups qu'on voudrait lui porter, et sans toutefois s'alarmer des tentatives de ceux qui semblent prendre à tâche de faire suspecter la loyauté de sa conduite.

Comme nous le disions à la fin de notre article du 1er août dernier, que *La Presse* se le tienne pour dit.

MM. le général-major C. Nepveu, adjudant extraordinaire de S. M., chef de l'état major-général, et le lieutenant-colonel J. D. Barre, adjudant de S. A. R. le prince Frédéric des Pays-Bas, ont été autorisés, par arrêté royal du 24 de ce mois, à accepter et à porter les insignes de commandeur de l'ordre de l'Aigle Rouge avec l'étoile et de chevalier de l'ordre de St.-Stanislas, 2e classe, dont ils ont été respectivement décorés par S. M. le roi de Prusse et S. M. l'empereur de toutes les Russies.

Par arrêté royal du 23 de ce mois, M. W. F. van Otterloo, secrétaire de S. A. R. le prince Frédéric des Pays-Bas, a ob-

---

FEUILLETON.

L'AMATEUR DE LIVRES.

Quiconque est loup agisse en loup,
C'est le plus certain de beaucoup.

Ce que La Fontaine a dit du loup, je le dirai volontiers du pédant. Savez vous rien de plus lourd qu'un pédant qui veut être léger, de plus maussade qu'un pédant qui veut être gracieux? et s'il me prenait envie de faire de l'esprit en huit pages, moi qui ai juste ce qu'il faut d'esprit pour distinguer le prétérit de l'aoriste, ne me renverriez-vous pas à mes diphthongues.

J'aime mieux vous prévenir tout d'abord que cet article sera piquant comme un colloque de Mathurin Cordier ou comme un chapitre de Despautère.

L'amateur de livres est un type qu'il est important de saisir, car tout présage qu'il va bientôt s'effacer. Le livre imprimé n'existe que depuis quatre cents ans tout au plus, et il s'accumule déjà dans certains pays d'une manière à mettre en péril le vieil équilibre du globe. La civilisation est arrivée à la plus inattendue de ses périodes, l'âge du papier. Depuis que tout le monde fait le livre, personne n'est fort empressé de l'acheter. Nos jeunes auteurs sont d'ailleurs en mesure de se fournir à eux seuls d'une bibliothèque complète. Il n'y a qu'à les laisser faire.

A considérer l'amateur de livres comme une espèce qui se subdivise en nombreuses variétés, le premier rang de cette ingénieuse et capricieuse famille est dû au bibliophile.

Le bibliophile est un homme doué de quelque esprit et de quelque goût, qui prend plaisir aux œuvres du génie, de l'imagination et du sentiment. Il aime cette muette conversation des grands esprits qui n'exige pas de frais de réciprocité, que l'on commence où l'on veut, que l'on quitte sans impolitesse, qu'on renoue sans se rendre importun; et, de l'amour de cet auteur absent dont l'artifice de l'écriture lui a rendu le langage, il est arrivé sans s'en apercevoir à l'amour du symbole matériel qui le représente. Il aime le livre comme un ami aime le portrait d'un ami, comme un amant aime le portrait de sa maîtresse; et, comme l'amant, il aime à orner ce qu'il aime. Il se ferait scrupule de laisser le volume précieux, qui a comblé son cœur de jouissances si pures, sous les tristes livrées de la misère, quand il peut lui accorder le luxe du tabis et du maroquin. Sa bibliothèque resplendit de dentelles d'or comme la toilette d'une favorite; et, par leur apparence extérieure elle-même, ses livres sont dignes des regards des consuls, ainsi que le souhaitait Virgile.

Alexandre était bibliophile. Quand la victoire eut placé dans ses mains les riches cassettes de Darius, il pouvait y renfermer les plus rares trésors de la Perse. Il y déposa les œuvres d'Homère.

Les bibliophiles s'en vont comme les rois. Autrefois les rois étaient bibliophiles. C'est à leurs soins que nous devons tant de manuscrits inestimables dont une munificence éclairée multipliait les copies. Alcuin fut le Gruthuyse de Charlemagne, comme Gruthuyse l'Alcuin des ducs de Bourgogne. Les beaux livres de François Ier porteront aussi loin que ses monumens la renommée de ses salamandres. Henri II confiait le secret de son chiffre amoureux aux magnifiques reliures de sa librairie, comme aux somptueuses décorations de ses palais. Les volumes qui ont appartenu à Anne d'Autriche font encore, par leur chaste et noble élégance, les délices des connaisseurs.

Les grands seigneurs et les gens notables de l'état se conformaient au goût du souverain. Il y avait alors autant d'opulentes bibliothèques que de familles à écussons et à pannonceaux. Les Guise, les d'Urfé, les de Thou, les Richelieu, les Mazarin, les Bignon, les Molé, les Pasquier, les Séguier, les Colbert, les Lamoignon, les d'Estrées, les d'Aumont, les La Vallière, ont rivalisé, presque jusqu'à nos jours, d'utiles et savantes richesses; et je nomme au hasard quelques-uns de ces nobles bibliophiles pour m'épargner le soin fastidieux de nommer tout le monde. Nos successeurs ne seront pas si embarrassés.

Bien plus, la finance elle-même, la finance aima les livres! elle a beaucoup changé depuis. Le trésorier Grollier influa plus à lui seul sur les progrès de la typographie et de la reliure que ne le feront jamais nos chétives médailles et nos budgets littéraires, si économes pour les lettres. Son exemple fut suivi de Zamet à Montauron, et de celui-ci à Samuel Bernard, Paris et Crevenua. Un simple marchand de bois, M. Girardot de Prefond, releva sa noblesse un peu équivoque par cet honorable emploi de l'argent, qui lui assure du moins l'immortalité des bibliographies et des catalogues. Nos banquiers n'en sont pas jaloux.

Il y a quelque temps qu'un de mes amis visitait un de ces capitalistes à millions, entre les mains desquels circulent incessamment tous les trésors de l'industrie et du commerce, pour y rentrer augmentés d'une large récolte d'or. Impatient d'échapper au faste qui l'éblouissait, il témoigna le désir de se réfugier dans sa bibliothèque: « La bibliothèque, dit le Crésus? n'allez pas plus loin, la voici. » Cette bibliothèque se réduisit en effet à un portefeuille énorme, enflé de billets de banque. « Pensez-vous, ajouta le financier avec la fatuité railleuse d'un sot qui a eu l'esprit de devenir riche, que les bibliothèques les plus célèbres du monde renferment un volume de cette valeur? » Il n'y a rien à répondre à cette question, sinon qu'un homme qui possède un pareil volume est bien malheureux de ne pas trouver du plaisir à en acheter d'autres.

Le bibliophile ne se trouve plus dans ces classes élevées de notre société *progressante* (je vous demande pardon pour ce hideux principe, mais il passera, si vous voulez bien le permettre, avec le verbe *progresser*); le bibliophile de notre époque, c'est le savant, le littérateur, l'artiste, le petit propriétaire à modique ressources ou à fortune congrue, qui se désennuie dans le commerce des livres de l'insipidité du commerce des hommes, et qu'un goût déplacé peut-être, mais innocent, console plus ou moins de la fausseté de nos autres affections. Mais ce n'est pas lui qui pourra former d'importantes collections, et trop heureux, hélas! si ces yeux mourans s'arrêtent encore un moment sur la sienne; trop heureux s'il laisse ce faible héritage à ses enfans! J'en connais un, et je vous dirais son nom si je voulais, qui a passé cinquante ans de sa glorieuse existence à travailler pour se composer une bibliothèque, et à vendre sa bibliothèque pour vivre. Voilà le bibliophile et je vous notifie que c'est un des derniers de l'espèce. Aujourd'hui l'amour de l'argent a prévalu: les livres ne portent point d'intérêt.

L'opposé du bibliophile, c'est le bibliophobe. Nos grands seigneurs de la politique, nos grands seigneurs de la Banque, nos grands hommes d'état, nos grands hommes de lettres sont généralement bibliophobes. Pour cette aristocratie imposante que les heureux perfectionnemens de la civilisation ont fait prévaloir, l'éducation et les lumières du genre humain datent tout au plus de Voltaire. Voltaire est à leurs yeux un mythe dans lequel se résume l'inven-

tenu l'autorisation d'accepter et de porter les insignes de chevalier de l'ordre de St.-Stanislas, 3e classe, dont il a été décoré par S. M. l'empereur de toutes les Russies.

En réponse aux articles publiés par un certain *Charles Heinizen*, dans la *Gazette de Cologne*, contre le service militaire aux Indes-Néerlandaises, nous n'avons rien de mieux à faire pour réfuter des mensonges évidemment dirigés contre le gouvernement des Pays-Bas, que de reproduire le passage d'un article du *Staats-Courant* du 26 septembre :

« Nous croyons devoir déclarer que nous sommes en possession d'un extrait authentique des cadres coloniaux, qui prouve que, pendant 1842 sont partis, pour les colonies néerlandaises, 1290 militaires, dont

1088 indigènes,
90 Allemands !
et 112 hommes, appartenant à diverses nations.

Les journaux français, que nous avons reçus aujourd'hui, n'offrent aucun intérêt, et une grande partie des journaux belges n'ont pas paru à cause des fêtes de septembre.

NEW-YORCK, le 31 août. Outre le traité avec l'Angleterre relativement à la question des frontières, on vient de publier le nouveau tarif des droits d'entrée. Ce tarif comprend un grand nombre d'articles qui tous sont affranchis de droits, et, parmi ces articles, on cite principalement la garance, le café et le thé, pourvu toutefois que ces deux derniers articles soient apportés par des bâtimens des Etats-Unis et pris aux lieux de la production. Les droits sur les objets manufacturés, l'eau-de-vie, le genièvre et les épiceries sont très-élevés.

(*Staats-Courant.*)

Quinzième bulletin de l'établissement des bains de Schéveningue.

Le 25 septembre 1842.

ARRIVÉES.

A l'Hôtel des Bains :

M. Balser, conseiller intime médical de Giessen ; M. Jacop, conseiller d'état intime de Darmstadt ; M. S. Labouchère, et sa famille, d'Amsterdam ; M. L. Fresk, de Stockholm.

Température de la mer pendant la semaine dernière.

Le 18	sept.	62 degrés F.		Le 22	sept.	61 degrés F.
» 19	»	64 » »		» 23	»	63 » »
» 20	»	63 » »		» 24	»	62 » »
» 21	»	61 » »				

Temps de la haute marée du 26 septembre au 3 octobre.

Mardi,	le 27	sept.	à 5 h.	28 m.	de l'après-midi.
Mercredi,	» 28	»	» 6 »	0 »	du matin.
Jeudi,	» 29	»	» 7 »	20 »	»
Vendredi,	» 30	»	» 8 »	50 »	»
Samedi,	» 1er	oct.	» 10 »	7 »	»
Dimanche,	» 2	»	» 11 »	7 »	»
Lundi,	» 3	»	» 11 »	32 »	»

Incendies.

On annonce de St.-Pétersbourg, le 16 septembre :

« D'affligeantes nouvelles ont été reçues de la ville de Casan qui en grande partie est devenue la proie des flammes. 1200 maisons (d'après une autre version 2000), dont 400 en pierre, 12 églises, les basards et l'université (on parle aussi du grand magasin des marchands), sont reduits en cendres. Le feu a duré 4 jours et au départ du courrier, on ne s'était pas encore rendu maître de l'incendie. On attend avec impatience des détails ultérieurs.

» A Jaroslaw il y a eu également un incendie qui a réduit en cendres plusieurs maisons et 40 boutiques. »

— Les journaux de Londres, à la date du 24 septembre sont remplis de détails sur l'incendie qui a eu lieu la veille à Liverpool. Le feu y a dévoré pour 250,000 liv. st. en coton ; pour 150,000 liv. st. en autres marchandises, et pour 25,000 liv. st. en bâtimens. Total 435,000 liv. st. (5,220,000 fl. du P.-B.) D'après une autre version les pertes s'élèveraient à une valeur de 600,000 liv. st. Le prix du coton a haussé.

— Des nouvelles de Sellowitz (Moravie) annoncent que dans la nuit, du 14 septembre, la fabrique de sucre de betterave est devenue la proie des flammes.

Naufrage du trois-mâts *Léopoldina-Rosa*.

Le navire *Léopoldina-Rosa* est parti de Bayonne dans les premiers jours de mai pour Montévideo, sous le commandement du brave et infortuné capitaine Frappaz. Il avait à son bord, outre son équipage, trois cents personnes, hommes, femmes et enfans du pays des Basques, laborieux émigrans que l'espoir d'un avenir meilleur entraînait hors de leur patrie, vers les plaines incultes de l'Uraguay.

La traversée avait été longue, mais la terre était proche, et déjà l'attente d'une heureuse arrivée faisait oublier les privations du voyage, quand à l'atterrissage la *Léopoldina-Rosa* fut assaillie par une tempête du S.-S.-E. qui la portait en côte, vers laquelle se dressaient aussi les courans. Après trois jours de lutte et à la fin d'une nuit dont l'obscurité redoublait encore les dangers, sans même avoir eu connaissance des brisans, le bâtiment toucha. Il était alors cinq heures du matin. Au jour on reconnut la terre. La *Léopoldina* était engagée sur les rescifs nommés les *Castillos*.

Le navire était perdu sans ressources ; on s'occupa immédiatement du salut des hommes. Porté en côte par le ressac, le navire n'avait entre lui et la terre qu'une distance d'une encablure et demie ; si l'on pouvait réussir à établir un *va-et-vient* du bord au rivage, le sauvetage devenait facile et presque certain. A cet effet le canot, armé de deux avirons, fut mis à la mer pour porter une aussière à terre ; mais la lame déferlait avec tant de violence, qu'il fut immédiatement chaviré : les canotiers purent remonter à bord. Privé de cette ressource, le capitaine donna l'ordre à un matelot d'amarrer une ligne autour de son corps et de gagner à la nage la côte, d'où il pourrait haler un grelin ajusté sur la ligne. Mais le matelot commandé n'obéit point. Un autre fut désigné, puis un autre... (et nous n'oserions le répéter, si le fait ne nous était solennellement attesté) tous s'y refusèrent. Enfin, oubliant que le sort de trois cents personnes reposait sur son courage et son dévouement, l'équipage, à l'exception de trois individus, ne songea qu'à son propre salut. Il se sauva, laissant à bord le capitaine, le lieutenant, le médecin, le maître-d'hôtel, un novice et un mousse, qui restèrent courageusement à leur poste.

Ainsi abandonnés des hommes dont la vigueur et l'expérience étaient leur unique appui et qui seuls par un temps pareil et dans de telles circonstances, étaient capables en exécutant les préparatifs du sauvetage, de rendre d'inappréciables services, les passagers comprirent toute l'horreur de leur position. Ils se sentirent perdus, et ne prenant conseil que du désespoir, un certain nombre d'entr'eux, confiant dans ses forces, s'élança à la mer. Quelques-uns réussirent à gagner la plage : mais la plupart inhabiles à lutter, saisis et roulés par le ressac qui brisait avec fureur sur les roches, périrent en se débattant à la vue de leurs compagnons qui, eux-mêmes ne sachant pas nager, n'osèrent pas suivre leur exemple. Mais l'eussent-ils osé, les malheureux ! pouvaient-ils abandonner sans secours cette foule de femmes et d'enfans, auxquels ce dernier moyen de sauvetage était interdit ? Pouvaient-ils livrer à une mort certaine et affreuse, les êtres, pour l'amour, desquels ils avaient affronté l'Océan et l'exil ? Epouvantés du lamentable spectacle qui se déroulait sous leurs yeux, et embrassant leurs familles éplorées, ils se replièrent sur le navire qui du moins leur promettait encore quelques heures d'existence.

Une circonstance qui contribua peut-être à retenir à bord, malgré l'imminence du péril, ceux des passagers qui n'avaient pas quitté le navire, était le spectacle qui à terre frappait leurs regards. Le sinistre avait attiré sur la plage une foule de ces misérables *Gauchos*, race immonde et sanguinaire qui, parcourant la côte, s'emparaient des débris, brisaient les malles, pillaient leur contenu et menaçaient de leurs armes quiconque paraissait vouloir s'opposer à leurs rapines. Entre ce triple danger, la submersion du navire, les brisans en furie et les *Gauchos* qui les attendaient à terre, les naufragés choisirent le premier, qui leur permettait de placer un dernier espoir dans l'intervention de la Providence.

Cependant avec le jour la tempête augmentait de violence : la mer, qui venait se briser sur les flanc du bâtiment en lui imprimant d'effroyables secousses, déferlait sur le pont et le balayait de bout en bout. Tout ce qui restait à bord chercha un refuge sur l'arrière et dans la chambre, et là, serrés l'un contre l'autre, attendant la mort, les infortunés ne donnaient signe de sentiment qu'alors que la voix du capitaine faisait entendre quelques paroles de confiance ou de consolation. Il était à son poste en effet amarré sur la dunette, infatigable, observant le temps qui paraissait vouloir s'adoucir, et espérant un changement au coucher du soleil. Ce changement arriva, mais sans améliorer la position des malheureux naufragés : le vent calmit au large, mais, comme il est d'ordinaire après les tempêtes, la lame devint plus forte à terre, et les brisans n'en mugirent qu'avec plus de fureur.

Pendant toute cette terrible journée, le *Léopoldina-Rosa* avait résisté ; mais, vers cinq heures du soir, un sourd craquement se fit entendre. C'était l'arrière qui cédait. La dunette s'ouvrit et fut envahie par la mer. Alors eut lieu la scène la plus déchirante : plus de soixante individus, hommes, femmes et enfans, entassés pêle-mêle dans cet étroit espace, se trouvèrent en un moment submergés ! La terreur, la douleur, la prière, dans leur plus poignante expression, élevaient leurs cris du milieu de cette foule qui se débattait dans une horrible agonie.... Bientôt on n'entendit plus rien que le clapotement de la lame sur les parois de la dunette. Tout avait péri, tout, à l'exception de quelques personnes qui, à l'aide de celles qui avaient eu assez d'énergie pour rester sur le pont, parvinrent à se hisser sur le capot.

Il était alors nuit close, une partie du pont, rompu par la moitié, était séparée de l'arrière, où résistaient encore les survivans. Mais la mer couvrait incessamment leur dernier asile, et chaque lame emportait quelqu'un de ces infortunés. La chaloupe, qui jusqu'alors avait été préservée, et dont la conservation faisait luire encore un rayon d'espérance, fut en ce moment mise en pièces, brisée contre le navire dont elle hâtait encore la disjonction. Bientôt il s'entr'ouvrit de toutes parts, ses diverses parties s'en allérent éparses, et pour extrême moyen de salut, il ne resta plus aux malheureux naufragés que la seule ressource de s'accrocher à l'un de ses débris, pour être jetés à terre avec lui.

Nous renonçons à dépeindre cette scène qui, dans l'espace de quelques instans, resserra tout ce que la souffrance humaine a de plus horrible et de plus lamentable. De cette foule en lutte avec la mort une partie périt dans les flots, d'autres furent jetés à terre et expirèrent en la touchant ; le capitaine, qui, fidèle à son devoir, n'avait pas voulu quitter son navire, fut du nombre de ces derniers. D'autres enfin, plus favorisés, réussirent à se sauver, et parmi ceux-ci nous devons compter le témoin dont nous tenons ce récit, et qui, les yeux fixés sur le capitaine, imita sa conduite, résigné à partager son sort.

Deux cent trente-un passagers, dont la plus grande partie se compose de femmes et d'enfans, ont péri victimes de ce douloureux sinistre. Soixante-douze seulement ont échappé comme par miracle et ont été recueillis par la goëlette française l'*Eclair*. Ces derniers se louent beaucoup de la conduite ferme et généreuse de don Vincinti Acorta et de don Natalio Molina, dont la présence sur les lieux du naufrage mit un frein aux violences des *Gauchos* et les protégea dans leur malheur contre de nouvelles infortunes.

Nouvelles et Faits Divers.

— On annonce de Leipsig, à la date du 20 septembre :

« Nous avons appris de bonne source que, depuis huit jours, M. Leinberger s'occupe avec la plus grande activité de la construction de son ballon colossal. »

— L'*Erebus* et le *Terror* faisant partie de l'expédition antarctique, sous les ordres du capitaine Ross, se trouvaient, d'après les dernières nouvelles reçues en Angleterre, aux îles Falkland ou Malouines. L'expédition devait y rester cinq ou six mois, pour radouber les navires et faire des observations. Le capitaine Ross a fait ériger un Observatoire, au vieux fort français, construit par Bougainville.

— Le 20 septembre, a eu lieu à Londres, à la taverne de la *Couronne et l'Ancre*, la cinquième exposition de la Société dite *London Floricultural Society*. L'exposition consistait principalement en dahlias du plus brillant aspect. Un surtout a excité l'admiration générale, c'est l'*Essex Triumphant*, d'une belle couleur marron foncé, tirant sur le noir. Ce magnifique exemplaire a été acheté par M. Brown, de Slough, pour l'énorme somme de 100 guinées.

— M. Davidson, fabricant d'instrumens de physique, à Edimbourg, a fait, sous le patronage des directeurs de la Société de *Edinburgh and Glasgow Railway Company*, une série d'expériences étendues sur la possibilité d'appliquer l'électro-magnétisme à la locomotion de convois, sur un chemin de fer. Ces expériences ayant réussi, le 17 septembre, une puissante machine, du poids de 5 à 6 tonneaux, a été mise en mouvement par le nouvel et ingénieux instrument. Le mouvement produit, quoique peu rapide, a été tel qu'il est clairement établi en principe que cet agent est propre à la locomotion.

EXTÉRIEUR.

TURQUIE. — CONSTANTINOPLE, 7 septembre. M. le baron de Sturmer, internonce d'Autriche, a été reçu en audience de congé par le Sultan, auquel il a eu l'honneur de présenter M. de Kle[illegible] qui exercera les fonctions de chargé-d'affaires en l'absence de M. l'internonce. M. le baron de Sturmer est parti le 1er de ce mois pour Kustendsche, d'où il se rendra à Vienne.

---

vention des lettres par Trismégiste et l'invention de l'imprimerie par Guttemberg. Comme tout est dans Voltaire, le bibliophobe ne se ferait pas plus de scrupule qu'Omar de brûler la bibliothèque d'Alexandrie. Ce n'est pas que le bibliophobe lise Voltaire, il s'en garde bien ; mais il se félicite de trouver en Voltaire un prétexte spécieux à son dédain universel pour les livres. A l'avis du bibliophobe, tout ce qui n'est plus brochure est déjà bouquin ; le bibliophobe ne tolère sur les tablettes négligées de son cabinet que le papier qui sue et les pages qui maculent, sauf à se débarrasser de ce fatras de chiffons humides, tribut stérile de quelques muses affamées, entre les mains du colporteur qui les paie au dessous du poids ; car le bibliophobe reçoit l'hommage d'un livre et le vend. Je n'ai pas besoin de dire qu'il ne le lit pas et qu'il ne le paie jamais.

[1] Il y a quelque dizaine d'années qu'un étranger, homme de génie, se trouva surpris dans un café de Paris, à la suite de son déjeûner, par un de ces désappointemens ridicules auxquels les espris profondément préoccupés sont trop sujets. Il avait oublié sa bourse, et cherchait inutilement dans son portefeuille un misérable *pound* égaré, quand ses yeux tombèrent, parmi les adresses éparses dans son *album*, sur celle de je ne sais quel seigneur suzerain d'un million d'écus, dont la porte était voisine. Il écrit au noble Turcaret, lui demande vingt francs d'emprunt pour une heure, charge un garçon de sa lettre, attend, et reçoit, pour toute réponse, le *non* inflexible du cardinal à Maynard. Un ami providentiel survient heureusement et le tire d'embarras. Cette anecdocte est jusqu'ici trop commune pour mériter qu'on la raconte, mais elle n'est pas finie. L'homme de génie devint célèbre, ce qui arrive quelquefois au génie, et puis il mourut, ce qui arrive toujours, tôt ou tard, à tout le monde. La renommée de ses ouvrages pénétra jusque dans les salons de la Banque, et le prix de ses autographes, qui ne fut pas coté à la Bourse, fit quelque sensation dans les ventes. Je l'ai vu, ce noble et utile appel à l'urbanité française, se payer 150 francs dans un encan où le richard l'avait furtivement glissé, pour tenter le caprice des amateurs, et je serais bien étonné si ce petit capital n'était pas triplé aujourd'hui dans des mains si discrètes et si intelligentes. Ceci prouve qu'un bienfait refusé n'est pas plus perdu qu'un autre. On sait que j'ai toujours aimé à mêler quelque trait de morale dans mes moindres historiettes.

Il est une espèce de bibliophobe auquel je puis pardonner sa brutale antipathie contre les livres, la plus délicieuse de toutes les choses du monde après les femmes, les fleurs, les papillons et les marionnettes : c'est l'homme sage, sensible et peu cultivé, qui a pris les livres en horreur pour l'abus qu'on en fait et pour le mal qu'ils font. Tel était mon noble et vieux compagnon d'infortune, le commandeur de Valois, quand il me disait, en détournant doucement de la main le seul volume qui me fût resté (c'était, hélas ! Platon) : « Arrière, arrière, au nom de Dieu ! ce sont ces droles là qui ont préparé la révolution ! Aussi, » ajoutait-il fièrement, après avoir relevé avec quelque coquetterie le poil de sa moustache grise, « je puis prendre le ciel à témoin que je n'en ai jamais lu un seul. »

Ce qui distingue le bibliophile, c'est le goût, ce tact ingénieux et délicat qui s'applique à tout, et qui donne un charme inexprimable à la vie. On oserait garantir hardiment qu'un bibliophile est un homme à-peu-près heureux, ou qui sait ce qu'il faudrait faire pour l'être.

Le bibliophile sait choisir les livres ; le bibliomane les entasse. Le bibliophile joint le livre au livre, après l'avoir soumis à toutes les investigations de ses sens et de son intelligence ; le bibliomane entasse les livres les uns sur les autres sans les regarder. Le bibliophile apprécie le livre, le bibliomane le pèse ou le mesure. Le bibliophile procède avec une loupe, et le bibliomane avec une toise. J'en connais certains qui supputent les enrichissemens de leur bibliothèque par mètres carrés. L'innocente et délicieuse fièvre du bibliophile est, dans le bibliomane, une maladie aigue poussée au délire. Parvenue à ce degré fatal de paroxisme, elle n'a plus rien d'intelligent, et se confond avec toutes les manies. Je ne sais si les phrénologistes qui ont découvert tant de sottises, ont découvert jusqu'ici dans l'enveloppe osseuse de notre pauvre cervelle l'instinct de collectivité, si développé dans plusieurs pauvres diables de ma connaissance. J'en ai vu un, dans ma jeunesse, qui faisait collection de bouchons de liége, anecdotiques ou historiques, et qui les avait rangés par ordre, dans son immense galetas, sous des étiquettes instructives, avec indication de l'époque plus ou moins solennelle où ils avaient été extraits de la bouteille ; *exemplum ut* : « M. LE MAIRE, CHAMPAGNE MOUSSEUX DE PREMIÈRE QUALITÉ ; NAISSANCE DE SA MAJESTÉ LE ROI DE ROME. » Le bibliomane doit avoir à-peu-près la même protubérance.

Du sublime au ridicule il n'y a qu'un pas. Du bibliophile au bibliomane il n'y a qu'une crise. Le bibliophile devient souvent bibliomane, quand son esprit décroît ou quand sa fortune s'augmente, deux graves inconvéniens auxquels les plus honnêtes gens sont exposés ; mais le premier est bien plus commun que l'autre. Mon cher et honorable maître, M. Boulard, avait été bibliophile délicat et difficile, avant d'amasser dans six maisons à six étages six cents mille volumes de tous les formats, empilés comme les pierres des murailles cyclopéennes, c'est-à-dire sans chaux et sans ciment, mais qu'on aurait pu aussi prendre de loin pour des *tumuli* gaulois. C'était, en effet, de véritables bibliotaphes. Je me souviens qu'en voyageant un jour avec lui parmi ces obélisques mal calés et dont la prudente science de M. Lebas n'avait pas assuré l'aplomb, je m'informai curieusement d'un livre unique, dont ma respectueuse amitié s'était empressée de lui céder la possession dans une vente célèbre. M. Boulard me regarda fixement, avec cet air de bonhommie gracieuse et spirituelle qui lui était particulier ; et, frappant du bout de sa canne à pomme d'or une de ces masses énormes, *rudis indigestaque moles*, puis une seconde et une troisième : « Il est là, me dit-il, ou bien là, ou là. » Je frémis à l'idée que la malencontreuse plaquette avait disparu pour toujours, peut-être sous dix-huit mille in-folio, mais ce calcul ne me fit pas négliger l'intérêt de mon salut. Les piles géantes, ébranlées dans leur équilibre incertain par le bout de la canne de M. Boulard, se balançaient sur leurs bases d'une manière menaçante, et leur sommet vibra long-temps comme la flèche légère d'une cathédrale gothique, à la volée des cloches ou aux assauts de la tempête ; j'entraînai M. Boulard, et je m'enfuis avant qu'Ossa ne fût tombé sur Pélion, ou Pélion sur Ossa. Aujourd'hui même, quand je pense que les *Boulardiennes* ont failli s'écrouler tous à la fois, et de vingt pieds de haut, sur ma tête, je ne me rappelle pas ce péril sans une pieuse horreur. Ce serait abuser des mots que d'appeler bibliothèques ces épouvantables montagnes de livres qu'on ne peut attaquer qu'avec la sape, et soutenir avec l'étançon.

Le bibliophile ne doit pas se confondre avec le bouquiniste, dont nous allons parler, et cependant le bibliophile ne dédaigne pas de bouquiner quelquefois. Il sait que plus d'une perle s'est trouvée dans le fumier, et plus d'un trésor littéraire sous une grossière enveloppe. Malheureusement ces bonnes fortunes sont fort rares. Quant au bibliomane, il ne bouquine jamais, parce que bouquiner, c'est encore choisir. Le bibliomane ne choisit point, il achète.

Le bouquiniste proprement dit est ordinairement un vieux rentier, ou un professeur émérite, ou un homme de lettres passé de mode, qui a conservé le goût des livres, et qui n'a pas su conserver assez d'aisance pour en acheter. Celui-là est sans cesse à la recherche de ces bouquins précieux, *raræ aves in terris*, que le hasard capricieux peut avoir cachés d'aventure dans la pous-

L'ex-grand-visir Izzet-Mehmed-Pacha a été nommé Mouschir d'Andrinople, et Essad-Pacha, ex-gouverneur d'Alep, Mouschir de Saïde et de Tripoli.

Ismail-Pacha a été nommé intendant des mines de l'empire.
(*Obs. Autr.*)

— *Des frontières de Servie*, 16 septembre. D'après des nouvelles de Belgrade en date d'hier, le sort du prince Michel Obrenovich et de sa famille est décidé. Tous les sénateurs et notables du pays ont tenu, en présence du commissaire impérial Shékib-Effendi et de Kiamil-Pacha de Belgrade, d'après l'ancien usage, en plein air, une assemblée du peuple, où ont [illegible] environ 12,000 Serviens.

D'abord a été proclamée définitivement la déchéance du prince Michel et de sa famille. Ensuite on a procédé à l'élection d'un nouveau prince, dans la personne du fils de l'infortuné Czerny George, qui a été proclamé avec de vives acclamations prince souverain du pays, sous son nom de famille Alexandre Pétrovich.

Le commissaire impérial Shékib-Effendi et Kiamil-Pacha ont donné aussitôt leur sanction à cet acte, et des Tartares ont été expédiés à Constantinople pour chercher le Fetwa de la déchéance du prince Michel et le Hatti-Shérif de la nomination du nouveau prince. Tout Belgrade est dans la joie; l'on voit que la famille Obrenovich n'a point de partisans dans le pays.

Le nouveau prince est filleul de l'empereur Alexandre et a été élevé dans une Académie militaire russe. Depuis quelques années, il était retourné dans sa patrie et occupait un rang militaire. (*Gaz. Univ. de Leipsig.*)

— On se demande, dit une autre lettre, ce que vont faire l'Autriche et la Russie. On regrette généralement que l'éloignement du prince de Metternich du théâtre de ces événemens ne permette même pas de faire la moindre conjecture sur la manière dont ils seront envisagés par les grandes puissances voisines.

AUTRICHE. — Vienne, 15 septembre. Hier a eu lieu à la cour la réception solennelle de M. le comte d'Inzaghi, nommé récemment au poste de chancelier supérieur.

LL. AA. RR. Mme la duchesse d'Angoulême et Mademoiselle ont quitté Kirchberg, et après un court séjour qu'elles feront à Vienne, elle se rendront à Goritz, où ira les rejoindre le duc de Bordeaux.

S. A. I. le duc de Leuchtenberg est attendu ici le 23 de ce mois; on fait de grands préparatifs pour sa réception. Le prince descendra à l'hôtel de l'Empereur-Romain, où il occupera avec sa suite trente pièces. On donnera une grande fête en l'honneur de S. A. I. dans les orangeries du parc de Schœnbrunn.

On mande de la Galicie que S. A. I. l'archiduc Ferdinand, second fils de S. A. I. le duc de Modène, est tombé malade à Lanczhut; toute fois, grâce à une crise favorable, les jours du prince sont tout-à-fait hors de danger.

— On écrit de Troppau:

Le 18 août est arrivé ici l'archiduc Maximilien, grand-maître de l'ordre Teutonique. S. A. I. reçue avec les honneurs dus à son haut rang, est descendue dans le bâtiment de cet ordre. Le jour suivant, S. A. I. est allée visiter le nouveau couvent bâti à ses propres frais et destiné à y recevoir les sœurs de l'ordre Teutonique. A partir du mois prochain, ces religieuses y seront installées pour commencer la noble tâche qu'elles se sont imposée, celle de soigner les malades et de se livrer à l'enseignement.

PRUSSE. — La *Gazette de Cologne* du 25 septembre annonce que M. de Schaper, président supérieur de la province rhénane, a fait publier l'ordre de cabinet suivant:

« Au moment où j'achève mon voyage dans les provinces occidentales, j'éprouve le besoin d'exprimer ma reconnaissance pour la réception cordiale que la reine et moi nous avons trouvée dans tous les endroits, depuis les plus grandes villes jusqu'au moindre village, et qui est pour moi une nouvelle garantie de l'attachement et de la fidélité que les Rhénans et les Westphaliens portent à moi et à ma maison.

» Je n'ai pas été moins satisfait de l'ordre et de la ponctualité que j'ai trouvés dans toutes les branches de l'administration, et je vous charge de témoigner, sous ces deux rapports, ma satisfaction particulière aux autorités et à tous les habitans des provinces confiées à votre administration, et de les assurer de la continuation de ma bienveillance.

» Sarrebruck, 20 septembre 1842.

Signé, » FRÉDÉRIC-GUILLAUME.

» *Au conseiller intime et président supérieur baron De Vincke, et au président supérieur De Schaper.* »

— On mande de Rastadt, le 22 septembre:

« LL. MM. le roi et la reine de Prusse, voyageant sous le nom du comte et de la comtesse de Zollern, sont arrivés hier ici vers 9 heures 1/2 du soir, et ont été reçus par S. A. R. le grand-duc, et par LL. AA. le grand-duc héréditaire et le prince de Prusse.

» Après que le roi a eu visité ce matin de très-bonne heure notre ville dont on veut faire une forteresse fédérale, LL. MM. ont continué leur route jusqu'à Fribourg à 8 1/2 heures du matin. »

HANOVRE. — Hanovre, 20 septembre. Hier, pour la première fois depuis la mort de la reine, S. M. le roi a paru au spectacle où l'on donnait le *Fidélio* de Beethoven. La joie du public de revoir le monarque après une si longue absence, et après être rétabli d'une maladie grave, a éclaté par de vives acclamations auxquelles S. M. s'est montrée extrêmement sensible. Le roi avait l'air encore souffrant, et n'est resté au théâtre que pendant le premier acte. (*Corr. de Hamb.*)

SUISSE. — Berne, 22 septembre. — (*Correspondance particulière.*) — Un incident fort insignifiant en lui-même, et dont la plus courte négociation aurait amené l'heureuse issue, est devenue dernièrement le texte de nouvelles philippiques contre la France. Des gendarmes français qui poursuivaient un déserteur, en ont opéré l'arrestation sur le territoire bernois du Jura. Un gendarme de ce canton s'était entendu avec eux pour leur livrer le fugitif. Ce dernier fait seul est hautement punissable; quant à l'entrée des gendarmes français dans un village frontière, ce peut n'être qu'une méprise digne d'excuse, bien facile d'ailleurs à réparer. Le langage menaçant que nos feuilles publiques ont pris à cette occasion envers la France, est souverainement déplacé, et le serait encore davantage, s'il était démontré, comme il le sera peut-être plus tard, que tout le tort appartient, dans cette affaire, au gouvernement qui exerce sur ses propres employés une surveillance si peu consciencieuse. Mais on se complaît, depuis bien des années, à tenir en éveil la susceptibilité extrêmement ombrageuse de nos populations, pour faire du courage à peu de frais, et nous constituer en état d'hostilité contre les gouvernemens des pays qui nous environnent. A l'exception des gens intéressés à pêcher en eau trouble, il nous est impossible de comprendre ce que nous avons, tant les uns que les autres, à y gagner. Cette polémique hargneuse vis-à-vis de nos voisins est plus propre à nous faire déconsidérer qu'à nous rendre redoutables. A la suite de chacun de nos démêlés de ce genre avec les gouvernemens étrangers, notre position à l'extérieur est devenue un peu plus difficile. Les cantons de Bâle-Campagne et du Tessin l'ont péniblement éprouvé.

Tout à l'intérieur a maintenant un aspect passablement pacifique, sauf dans le Valais où l'anarchie est devenue l'état normal depuis l'époque de la régénération radicale de ce pays, jadis si calme, et dans la malheureuse Genève, aujourd'hui vouée à tous les genres de désordres intestins. Les troubles sans cesse renaissans de cette cité frontière menacent de devenir une source de dangers pour la Suisse. Des mesures énergiques prises à temps par le gouvernement déchu auraient sauvé cette république, maintenant déchirée par des factions qui bravent une autorité impuissante, issue elle-même de la révolte. Les choses y sont arrivées au point que l'existence même de l'Eglise nationale réformée y est maintenant attaquée, non point par la population catholique aggrégée à ce canton, mais par une faction étrangère à tout sentiment religieux, dont les membres osent encore se parer de la qualification de protestans, et à la tête de laquelle figure un ecclésiastique apostat.

Le roi de Prusse est impatiemment attendu à Neuchâtel, où le Directoire s'est résolu à l'envoyer complimenter à son arrivée; mais le monarque prussien bornera là son voyage en Suisse, et a positivement décliné les honneurs que l'on avait songé à lui rendre à son entrée sur le territoire de la Confédération. Presque tout ce qui était resté en Suisse d'étrangers marquans afflue dans ce moment à Neuchâtel. Nous y ajoutons, d'ailleurs, que fort peu de foi au bruit qui s'est répandu que les destinées de cette principauté allaient changer, ni ne croyons que le voyage du roi de Prusse ait en aucune façon un but politique. On croit, du moins, pouvoir affirmer que les intérêts de l'Union douanière allemande n'y sont pour rien.

ANGLETERRE. — Londres, 24 septembre (*au soir*). La frégate royale *Warspite*, a jeté hier l'ancre à Spithead, ramenant lord Ashburton de sa mission aux Etats-Unis. S. S. a débarqué à Gosport, au bruit du canon.

— Le *Scotsman* publie une lettre adressée, en date de Dalkeith, le 14 septembre par lord Aberdeen au lord avocat d'Ecosse, dans laquelle il exprime la satisfaction de la reine pour le bon ordre qui, grâce aux shériffs et aux magistrats, n'a cessé de régner pendant son voyage, et le plaisir avec lequel S. M. a vu le fidèle dévouement pour sa personne, de la part de ses sujets écossais.

— La *Gazette de Londres* d'hier annonce qu'il a plu à S. M. de charger le très-honorable Henri Ellis, d'une mission extraordinaire et spéciale à la cour de S. M. l'empereur du Brésil.

— On lit dans la même feuille, en date du *Foreign-Office*, le 21 septembre:

« Il est annoncé par la présente que le principal secrétaire-d'état pour les affaires étrangères de S. M., a reçu, de la part du ministre de S. M. au Mexique, une dépêche en date du 21 juin dernier, portant que, d'après les derniers avis de Tampico et de la Véra-Cruz, respectivement du 10 et du 16 de ce même mois, il n'avait pas paru de bâtimens devant aucun de ces ports pour effectuer le blocus décrété par le président du Texas, le 26 mars précédent.

» Il est annoncé également par la présente, que ledit principal secrétaire d'état de S. M. a reçu de la part dudit ministre de S. M., une dépêche ultérieure, en date du 21 juillet dernier, portant que les dernières nouvelles des ports mexicains ne mentionnent pas la présence d'une escadre de blocus sur aucun point de la côte. D'où il paraît que, jusqu'à la mi-juillet il n'a pas été établi un blocus réel par le gouvernement du Texas, par suite de la déclaration faite par celui-ci, le 26 mars. Il est ainsi ultérieurement notifié par la présente que le blocus ainsi décrété le 26 mars, est regardé par le gouvernement de S. M., comme nul et de nul effet. »

— On a reçu ici des nouvelles du Cap de Bonne-Espérance, du 30 juillet, et de Port-Natal, du 17 du même mois. A cette date les *Boeren* s'étaient soumis entièrement aux troupes envoyées contr'eux, et ils avaient relâché tous les prisonniers, en partie, disait-on, pour éviter un conflit avec les Zoolus. On assure, mais les nouvelles ne sont pas positives à cet égard, que le colonel Cloete, dix jours après avoir amené la soumission des fermiers, avait annoncé un pardon général, les déserteurs et cinq chefs des *Boeren* exceptés. Ces chefs sont Pretorius, Prinslow, Berger, et les deux Bredas, père et fils.

Après avoir donné ces nouvelles, le *Standard* ajoute:

« Cependant le point le plus difficile peut-être, reste à régler. De quelle manière colonisera-t-on Port-Natal, ou le conservera-t-on sous la domination britannique? Ce serait évidemment le comble de la folie de l'abandonner de nouveau, alors que l'on songe à ce qui est déjà arrivé et en outre à la fertilité des districts qui l'entourent; mais il sera nécessaire en même-temps de se concilier les indigènes et d'élever contr'eux, au besoin, une barrière efficace. Il faut immédiatement et vigoureusement porter remède à la mauvaise direction qui a été imprimée aux affaires des frontières par l'administration *whig*, sans cela les colons anglais deviendront, comme de raison, encore plus mécontens que, dit-on, ils ne le sont déjà aujourd'hui. »

VARIÉTÉS.

BULLETIN

Des Sociétés savantes d'Angleterre.

Excavations creusées dans des roches très-compactes par le limaçon (helix aspera). — La première observation de ce genre fut faite par le professeur Buckland à la réunion de la Société Géologique de France à Boulogne, en septembre 1840, où son attention fut appelée par M. Greenough sur un nombre considérable d'excavations d'une forme particulière, que présentait par sa surface inférieure le bord d'une roche de chaux carbonatée. Au premier abord, on aurait pu les prendre pour les excavations que creusent les pholades; mais y ayant trouvé un grand nombre de coquilles de l'*helix aspera*, il en conclut qu'elles avaient été faites par ces derniers et que probablement elles étaient le résultat du travail de bien des générations. Depuis lors le professeur Buckland a eu l'occasion d'observer des excavations semblables à Tenby, dans la roche carbonifère sur laquelle reposent les ruines du château, et à 30 ou 40 pieds au-dessus du niveau le plus élevé de l'eau. Ces cavités contenaient, comme celles qu'on a observées près de Boulogne, des coquilles de limaçons morts et vivans. Suivant M. Buckland, ce mollusque emploierait pour creuser ces excavations la même opération à laquelle a recours le *patella vulgata* lorsqu'il se creuse une demeure dans la pierre calcaire, et qui consiste dans l'emploi d'un acide sécrété par un organe spécial. Si ces excavations sont restées jusqu'ici inaperçues, c'est probablement parce qu'elles étaient attribuées à l'action de l'air ou de l'eau ou à des irrégularités dans la composition de la pierre.

Nouveau minérai de fer découvert en Ecosse. — Une découverte

---

sière d'une échoppe, diamans sans monture que le vulgaire confond avec la verroterie, et qui ne s'en distinguent qu'au regard judicieux du lapidaire. Avez-vous entendu parler de cet exemplaire de l'*Imitation de Jésus-Christ*, que Rousseau demandait, en 1763, à son ami M. Dupeyron, qu'il annotait, qu'il ornait de sa signature, et dont un des feuillets se trouve marqué d'une pervenche sèche, la vraie pervenche, la pervenche originale que Rousseau avait recueillie la même année sous les buissons de Charmettes? M. de Latour est possesseur de ce bijou de modeste apparence, qui ne serait pas surpayé au poids de l'or, et qui lui a coûté 75 centimes. Voilà une délicieuse conquête! Je ne sais, toutefois, si je n'aimerais pas autant le vieux volume de *Théagène et Chariclée*, que Racine abandonna en riant à son professeur: « Vous pouvez, lui dit-il, brûler celui-là; maintenant je le sais par cœur. » Si ce joli petit livre n'est plus sur les quais, avec la signature élégante et les notes grecques en caractères mignons qui le feront distinguer entre mille, je vous réponds qu'il y a passé. Et que diriez-vous de l'édition originale du *Pédant joué* de Cyrano, avec les deux scènes que vous savez, enfermées dans une large accolade, et cette simple note de Molière, griffonnée sur la marge: « Ceci est à moi. » Ce sont là les douces joies, et le plus souvent, il faut en convenir, les merveilleuses illusions du bouquiniste. Le savant M. Barbier, qui a publié tant d'excellentes choses sur les anonymes, et qui en a tant laissé à dire, avait promis une bibliographie spéciale des livres précieux ramassés, pendant quarante ans, sur les quais de Paris. La perte de ce manuscrit serait fort à regretter pour les lettres, et surtout pour les bouquinistes, ces habiles et ingénieux alchimistes de la littérature, qui rêvent partout la pierre philosophale, et qui en trouvent, de temps en temps, quelques morceaux, sans prendre grand souci de les faire enchâsser richement dans des reliures fastueuses. Le bouquiniste croit toute sa vie posséder ce que personne ne possède, et ses épaules se soulèveraient de pitié devant l'écrin du grand Mogol; mais le bouquiniste a de puissantes raisons pour ne pas relever ses richesses de la vaine apparence d'une richesse étrangère, et il déguise son motif secret sous un prétexte assez spécieux. « La livrée de l'âge, dit-il, sied aux vieilles productions de la typographie, comme la patine au bronze antique. Le bibliophile, qui envoie ses livres à Bauzonnet, ressemble à un numismate qui ferait dorer ses médailles. Laissez le vert de gris à l'airain, et le cuir éraillé aux bouquins. » Ce qu'il y a de vrai au fond de tout cela, c'est que les reliures de Bouzonnet sont fort chères, et que le bouquiniste n'est pas riche. N'enluminez pas la beauté d'un fard presque sacrilège, et n'abandonnez pas les livres aux opérations dangereuses de la restauration, quand ils peuvent s'en passer; mais croyez fermement qu'aux livres comme aux belles, la parure ne nuit en rien.

Le nom du bouquiniste est un des substantifs à sens double qui abondent malheureusement dans toutes les langues. On appelle également bouquiniste l'amateur qui cherche des bouquins, et le pauvre libraire en plein air qui en vend. Autrefois, le métier de celui-ci n'était pas sans considération et sans avenir. On a vu le marchand de bouquins s'élever du modeste étalage de la rue, ou de la frileuse exposition d'une échoppe nomade, jusqu'aux honneurs d'une petite boutique de six pieds carrés. Tel fut naguère, ce Passard dont la mémoire vit peut-être encore dans la rue du Coq. Et qui pourrait avoir oublié Passard, avec ses cheveux coupés de près, sa courte queue en trompette, son gros œil fauve et saillant, et le petit œil bleu enfoncé, qu'un jeu bizarre de la nature avait opposé à l'autre, pour que le signalement de Passard n'eût rien à envier à son caractère en originalité excentrique? Lorsque Passard, l'angle droit de sa bouche relevé par une légère convulsion sardonnique, était en humeur de parler; quand son petit œil bleu commençait à pétiller d'un feu malin qui n'enflammait jamais son gros œil éteint, vous pouviez vous attendre à voir se dérouler devant vous toute la chronique scandaleuse de la politique et de la littérature pendant quarante années historiques. Passard, qui avait colporté, sous le bras, sa boutique ambulante, du passage des Capucines au Louvre, et du Louvre à l'Institut, avait tout vu, tout connu, tout dédaigné du haut de son orgueil de bouquiniste. Et cependant Passard n'était pas l'homme d'Horace, *dicendi bona mala locutus*; il n'en était que la moitié. La mémoire de Passard ne se rappelait que le mal; mais, avec quelle verve ironique, et quelquefois éloquente, il stigmatisait de son mépris les noms les plus illustres, c'est ce qu'il faut avoir entendu pour le croire. « Mirabeau cependant? lui dis-je timidement un jour. — Mirabeau, me répondit fièrement Passard en se campant sur le pied droit, était un stupide polisson. » Je me hâte de déclarer, pour l'acquit de ma conscience, que ceci ne prouve rien, si Passard ne connaissait pas mieux les hommes qu'il ne connaissait les livres. Ce qu'il y a d'incontestable pour les bouquinistes amateurs qui l'ont visité si souvent, c'est que sa conversation était beaucoup plus curieuse que ses bouquins.

J'ai cité Passard, bouquiniste obscur dont le nom ne brillera jamais dans une biographie; Passard, qui est, selon toute apparence, le Brutus, le Cassius, le dernier des bouquinistes. Le bouquiniste des ponts, des quais et des boulevards, pauvre créature équivoque, anomale, étiolée, qui ne vit plus qu'à demi de ses bouquins méconnus, est tout au plus l'ombre du bouquiniste: le bouquiniste est mort.

Cette grande catastrophe sociale, la mort du bouquiniste, était un des résultats infaillibles du progrès: douce et innocente superfétation de la bonne littérature, le bouquiniste devait finir avec elle. Dans cet âge d'ignorance auquel nous avons eu le bonheur d'échapper, le libraire était, en général, un homme capable d'apprécier ses publications, qui les faisait imprimer sur un bon papier solide, élastique et sonore, et qui les faisait recouvrir, quand elles en valaient la peine, d'un bon cuir imperméable, assujetti par une bonne colle et par une bonne couture. Si le livre tombait par hasard dans le domaine du bouquiniste, il n'était pas perdu pour cela. Basane, veau ou parchemin, sa reliûre brûlée et raccornie aux feux du soleil, imbibée, détendue, et ramollie par les averses, revêtue par le vent d'une couche épaisse de poussière, qui devient de la boue quand il pleut, protégeait long-temps encore, sous un abri fort disgracieux au regard, les visions du philosophe ou les rêveries du poète. Aujourd'hui, ce n'est plus cela. Le libraire du progrès sait que la gloire viagère des livres qu'il publie n'a guère plus de durée probable que la vie des moucherons du fleuve Hypanis, et qu'à peine baptisée par la réclame, elle sera enterrée dans trois jours avec le feuilleton. Il couvre d'un papier jaune ou vert son papier blanc noirci d'encre, et il abandonne le spongieux chiffon à toutes les intempéries des élémens. Un mois après le honteux volume gît dans les caisses de l'étalagiste, à la merci d'une belle pluie matinale. Il s'humecte, s'abreuve, se tord, se marbre çà et là de larges [illegible] mordorées, retourne peu-à-peu à l'état de bouillie dont il est sorti, et [illegible] plus de préparation à subir pour tomber sous le pilon du cartonnier. L'histoire des livres du progrès est tout entière là-dedans.

Le bouquiniste aux vieux et nobles bouquins [illegible] commun avec ce triste marchand de papier mouillé qui étale [illegible] moisissans, quelques lambeaux de livres nouveaux. Le bouquiniste est mort, vous dis-je, — et quant aux brochures qui ont remplacé ses bouquins, il n'en restera pas de souvenir dans vingt ans. On peut bien m'en croire, car j'y [illegible] trente volumes.

Et puis faites-moi la grâce de me le dire, si vous le savez, que restera-t-il dans vingt ans?

CHARLES NODIER.

importante a été faite récemment dans les districts si riches en houille de l'Ecosse occidentale; c'est celle de plusieurs lits d'un minérai de fer appelé sur les lieux *black band* (couches noires), qui a une valeur si considérable pour la production du fer, que son emploi dans les hauts-fourneaux a élevé le revenu d'une seule usine d'Airdrie de plus de 10,000 livres par an. Il y a plusieurs couches de ce minérai dont l'épaisseur varie de 14 à 22 pouces; elles contiennent très-peu d'argile et presque autant de charbon qu'il en faut pour la fonte du fer; ce qui leur donne une bien grande supériorité, sous le point de vue de l'économie sur les minérais argileux employés jusqu'ici et dont on compte déjà soixante-six variétés dans les bassins houillers de l'Ecosse. Il est possible que des lits de ce précieux minérai de fer aient été également négligés dans d'autres bassins houillers, et qu'on obtienne ailleurs des résultats semblables à ceux auxquels viennent d'arriver les fondeurs d'Airdrie.

INSTITUTION DES INGÉNIEURS CIVILS. — *Priorité de l'invention du docteur Bourcherie sur les moyens de conserver les bois, contestée en faveur de l'Anglais M. Bethel. — Nouvelle recherche sur l'emploi du deutochlorure de mercure pour la conservation des bois de construction* (Kyan's system). — Parmi les méthodes qui ont été employées pour la conservation des bois de construction, celle qui consiste dans l'emploi du sublimé, et qui a été connue sous le nom de méthode de Kyan, est celle dont on s'est le plus occupé en Angleterre; et si elle avait paru être complètement abandonnée depuis quelques années, ce n'est pas parce qu'on aurait reconnu son inefficacité: mais les bois qui avaient subi cette préparation, et qui étaient presque exclusivement consacrés à la construction des navires, déterminaient des accidens graves sur les équipages qui se trouvaient sous l'influence réellement malfaisante de ces bois. La grande quantité de bois de construction employée dans quelques chemins de fer a fait désirer qu'ils pussent subir une préparation qui rendît moins sensible pour eux l'influence des variations atmosphériques et des vibrations auxquelles ils sont nécessairement si exposés. On a donc eu de nouveau recours à la préparation par le sublimé, et des bois qui l'avaient subie ont été employés dans la construction des chemins de fer de Hull et de Salby. M. Timperley entre dans de longs développemens sur la préparation particulière à laquelle on a soumis les pièces de bois employées dans la construction de ces chemins, et qui diffère de la méthode de Kyan proprement dite. Après avoir empilé les pièces de bois dans une large cuve qui ferme hermétiquement, on y fait le vide, puis on y introduit une solution de sublimé, sur laquelle on exerce une pression de cent livres par pouce carré: sous cette influence, le mercure pénètre jusqu'au cœur des pièces les plus dures. Trois quarts de livre de sublimé suffisent pour préparer une charge (*load*) de bois. Trois cent trente-sept mille pieds cubes ont été préparés par cette méthode pour le chemin de fer, et au prix de 50 centimes par pied cube. M. Liard, ingénieur du *rail way*, décrit avec beaucoup de détails les moyens à l'aide desquels on a constaté le degré de saturation que fournissent les différentes méthodes; il établit d'une manière générale que le résultat de l'opération est d'autant plus heureux qu'on a enlevé davantage d'air aux vaisseaux capillaires du bois par le vide, et que le bois était plus sec, l'opération réussissant rarement quand on agit sur du bois humide. Dans une opération où une pièce de bois avait été soumise à une pression de cent vingt brasses, cette pièce avait absorbé une quantité si considérable d'eau, qu'elle avait doublé son poids primitif.

Dans une des dernières séances de cette Société, où il avait été question du brevet d'invention que vient de prendre M. Payne pour un moyen de faire pénétrer dans les pores du bois différentes substances qui peuvent presque le transformer en pierre et le rendre complétement incombustible, on a parlé aussi du procédé de M. le docteur Bourcherie, qui consiste à saturer le bois de sels métalliques au moyen de l'action capillaire des vaisseaux de la sève, qui persiste tant que le végétal conserve la vie; et dans la discussion qui s'établit sur ces divers systèmes, un membre avança que la méthode de M. Bourcherie avait été, dès 1838, le sujet d'un brevet pris en Angleterre par M. Bethel, et que celui de M. Bourcherie ne serait presque qu'une copie de ce dernier; on ajoutait même que si ce système n'avait pas été mis en application en Angleterre, c'est parce qu'on l'avait trouvé trop dispendieux (1). D'intéressans détails ont été donnés aussi sur la méthode qu'emploie M. Bethel pour saturer le bois avec l'huile bitumineuse de la houille, comme on l'a fait pour plusieurs chemins de fer, et entr'autres pour ceux de Bristol et d'Exeter, avec un succès complet.

Observation sur l'élévation et l'abaissement qu'éprouve successivement le niveau du grand reservoir souterrain de Londres, par M. Clutterbuck. — Les sources et les puits des environs de Londres éprouvent, dans la hauteur du niveau de leurs eaux, des variations que M. Clutterbuck rapporte à des causes différentes, mais qui dépendent toutes de la fréquence et de l'abondance des pluies, et de l'immense consommation d'eau que l'on fait à Londres et aux environs. Les eaux de pluie qui tombent sur la partie du district de Londres qui est couverte de sable s'écoulent jusqu'à la chaux sur laquelle elles se réunissent, et fournissent un certain nombre de ruisseaux qui se jettent dans la Colne. Mais, à certaine époque de l'année, ces ruisseaux cessent de couler, c'est-à-dire lorsqu'une longue absence de pluie, et surtout l'immense consommation d'eau qui est faite à Londres, ont fait baisser le niveau du bassin qui les fournit. Ce niveau s'élève progressivement de l'automne au printemps, et s'abaisse dans la même proportion du printemps à l'automne; et les sources qu'alimente ce bassin coulent ou cessent de couler suivant que le niveau s'élève ou s'abaisse au-dessus ou au-dessous du point d'où elles sortent. L'abaissement du niveau de l'eau des puits dans la ville de Londres est d'environ cinq pouces par semaine, ce qui fait voir que la consommation excéderait réellement la production, si, le dimanche, la cessation de tous les travaux et surtout le repos des pompes ne permettaient presque toujours à l'eau de reprendre son premier niveau. Des pluies abondantes ou des interruptions extraordinaires dans le travail des pompes font quelquefois varier ces alternatives régulières d'élévation et d'abaissement; mais M. Clutterbuck n'en établit pas moins comme règle générale qu'on peut, même à quelque distance de la capitale, reconnaître le dimanche et les jours de fête à la hauteur du niveau de l'eau des puits. De nombreux dessins sont présentés à la Société par plusieurs membres: les suivans sont ceux qui ont paru avoir le plus frappé l'attention:

Nouveau moulin pour la filature du lin à Londres. — Cette construction, sur laquelle M. Combe est entré dans de grands développemens, a été donnée comme pouvant servir de modèle non-seulement pour les manufactures où le mouvement est donné par la vapeur, mais encore pour les bâtimens destinés à l'agriculture, à cause de la facilité de concentrer toutes les parties sous une seule inspection et de l'économie que l'on peut mettre dans l'emploi des forces mécaniques. Cette usine est composée d'une seule pièce, longue de 132 verges sur 82 de largeur, et couvre près de deux acres de terrain. La hauteur moyenne est de 21 pieds, et elle est couverte par un système de voûtes en arches, construites avec des briques et supportées par des piliers de fonte placés à la distance de 36 pieds. Une couche imperméable de bitume, de charbon de terre et de chaux est étendue sur toute la voûte et recouverte elle-même de huit pouces de terre, sur laquelle on a semé du gazon. Cette immense salle est éclairée et ventilée par une suite d'abat-jour de 13 pieds et demi de diamètre, placés au centre de chaque arcade. Au-dessous de ce bâtiment et dans toute son étendue, on a construit une cave, dont une partie sert de magasin, tandis que le reste est occupé par les rouages qui reçoivent le mouvement de deux machines à vapeur de la force de cent chevaux et le communiquent par tout l'établissement. C'est là que sont aussi les appareils destinés à porter la chaleur, la lumière, le gaz, l'eau et un air renouvelé sur tous les points de cette vaste enceinte. Le système des voûtes adopté dans cette construction, n'est pas plus coûteux que ne le serait une couverture en bois et en ardoises, et il est bien supérieur à cette dernière sous le point de vue de durée et des chances d'incendie.

Machine à percer la pierre. — M. Carnage donne la description de cette machine, qui est bien préférable au moyen employé jusqu'ici pour pratiquer dans la pierre dure destinée aux chemins de fer ou aux constructions maritimes les ouvertures ou mortaises qui sont nécessaires. M. Vignol a beaucoup loué le mérite et l'économie de cet appareil qui diminue considérablement la dépense ordinaire nécessitée par ce travail. Pour donner quelque idée de l'économie qui en résulte, il suffit de faire connaître le prix minime qui a été payé pour un travail de ce genre fait à la carrière d'Abroath, sur des blocs de pierre destinés à un *rail way*, et sur chacun desquels on devait pratiquer deux ouvertures ou mortaises, ayant chacune un pouce et demi de diamètre sur six pouces de profondeur, et aplanir une surface de neuf pouces de diamètre. Quoique le prix pour chaque bloc n'eût été fixé qu'à deux deniers et demi (25 centimes), l'entrepreneur y fit pourtant une bonne affaire.

M. Henderson présente les dessins et donne la description de l'appareil avec lequel on manœuvre la cloche-plongeur employée aux travaux du port de Kingstown et à l'aide de laquelle on ne retire pas moins de 250 pieds cubes de pierre par jour.

SOCIÉTÉ CHIMIQUE DE LONDRES. — *Nouvelles recherches sur la conversion de l'acide benzoïque en acide hippurique dans l'économie animale.* — Le docteur A. Ure a annoncé l'an dernier, dans un Mémoire qui fait partie des transactions médico-chirurgicales, que l'administration de l'acide benzoïque à l'intérieur détermine la formation dans l'économie d'une certaine quantité d'acide hippurique, qui est éliminé avec les urines, sous la forme d'un hippurat solube, lequel serait formé lui-même par la combinaison de l'acide benzoïque avec l'acide urique. Cette nouvelle fut reçu avec faveur; car elle mettait la science sur la voie d'un moyen d'attaquer, dans l'économie même, cet acide urique qui, lorsqu'il est en quantité suffisante, se manifeste dans les urines sous forme de gravier et même de calculs, et est resté jusqu'ici rebelle à tous les moyens internes. Les expériences du docteur Ure, répétées par quelques chimistes, semblaient avoir réussi; mais celle que M. Baring Garrod vient de faire connaître à la Société Chimique paraissent malheureusement devoir jeter quelques doutes sur le point même le plus important des expériences de M. Ure, c'est-à-dire sur l'absence de l'acide urique dans l'urine des personnes qui ont pris l'acide benzoïque. Voici comment M. Garrod rend compte lui-même des essais auxquels il s'est livré sur cette question importante:

« J'ai répété à plusieurs reprises l'expérience du docteur Ure, en avalant de deux à six grammes d'acide benzoïque à la fois, et j'ai toujours obtenu une grande quantité de cristaux d'acide hippurique, de quinze à trente grains, en versant de l'acide hydrochlorique dans l'urine trois ou quatre heures après l'avoir rendue. Ces cristaux offraient tous les caractères de l'acide hippurique, sa forme cristalline, sa faible solubilité dans l'eau froide et l'éther et sa rapide solubilité dans l'alcool, le dégagement d'azote et d'une odeur semblable à celle de la fève de Tonka, quand on le soumet à une vive chaleur. Jusque-là mes expériences confirmaient complétement les observations du docteur Ure. Il avait aussi donné comme caractère de l'acide hippurique de fournir, quand on le traitait par l'ammoniaque, une belle couleur pourpre. Cela peut être vrai des cristaux obtenus de l'urine, mais ne l'est pas de l'acide hippurique pur. Nous en verrons la cause dans un instant.

» Le docteur Ure dit qu'on ne trouve dans l'urine aucune trace d'acide urique; mais toutes les fois que je l'ai examinée avec soin et traitée par l'acide nitrique, puis l'ammoniaque, j'y ai trouvé des traces d'acide urique. De même encore, en examinant la capsule sur laquelle j'avais recueilli les cristaux d'acide hippurique, je trouvai toujours au fond quelques petits cristaux d'acide urique. Enfin, si on examine avec le microscope les cristaux d'acide hippurique eux-mêmes, on les voit entourés d'un nombre considérable de cristaux d'acide urique qui leur sont adhérens, et c'est à eux que l'on doit la couleur pourpre que le docteur Ure a attribuée à tort à l'acide hippurique lui-même.

» Voulant pousser plus loin mes recherches, je recueillis l'acide urique d'une même quantité d'urine obtenue pendant plusieurs jours de suite, pendant lesquels je pris la même nourriture, avec cette différence qu'un jour je prenais 30 grains d'acide benzoïque, tandis qu'un autre jour je n'en prenais pas. Voici les résultats auquel j'arrivai:

» 150 grammes d'urine le jour où je n'avais pas pris d'acide benzoïque contenaient 1,07 grains d'acide urique.

» La même quantité d'urine, le jour où j'avais pris trente grains d'acide benzoïque, contenait 0,96 grains d'acide urique. »

L'auteur conclut de ces expériences et de quelques autres que ce n'est pas aux dépens de l'acide urique, comme l'affirme le docteur Ure, que se forme l'acide hippurique. Puis, passant à des considérations d'un autre ordre, il fait voir qu'il est peu probable qu'un corps doué d'aussi faibles affinités que l'acide benzoïque, et qui n'exerce sur l'économie aucune influence appréciable lorsqu'il y est introduit, puisse décomposer un corps aussi stable que l'acide urique pour en former l'acide suppurique. Il paraît disposé à croire que ce dernier ne serait qu'un produit artificiel et qui ne se formerait qu'en dehors de l'économie.

(1) Nous sommes loin d'adopter comme démontrée l'assertion écrite à l'Institution des Ingénieurs civils de Londres, opinion dénuée de tout développement et de toute preuve; aussi, nous bornons-nous à la faire connaître sans nous prononcer sur son exactitude, mais surtout sans prétendre rien enlever au mérite d'une découverte regardée jusqu'ici comme appartenant à un Français, et qui est, dit-on, dans ce moment, l'objet de nombreuses expériences faites aux frais du gouvernement français.

CONCERT VOCAL ET INSTRUMENTAL,

donné le Mercredi 5 octobre,

PAR

Mr CAPELLI (*basse chantante*),

dans la Salle Diligentiâ,

AU BÉNÉFICE DES VEUVES ET ORPHELINS

des naufragés du *Jonge Pieter*.

PROGRAMME.

PREMIÈRE PARTIE.

1. *Duo*, d'*Anne de Boulen*, par Mlle Hoppenbrouwer et M. Capelli. — *Donizetti.*
2. *L'Ange déchu*, air de basse, par Mr Capelli. — *Adolphe Vögel.*
3. Variations sur un thème de l'opéra *Le Pré aux Cleros*, pour Clarinette, par Mr Faubel. — *Berr et Täss.*
4. Grande scène et air de l'opéra *la Favorite*, par Mr Capelli. — *Donizetti.*

DEUXIÈME PARTIE.

1. Cavatine de l'opéra *la Juive*, par Mr Capelli. — *Halevy.*
2. Grand air pour *Mezzo Soprane* de l'opéra *la Favorite*, par Mlle Hoppenbrouwer. — *Donizetti.*
3. Variations pour Clarinette, par Mr Faubel. — *Carl, Marie von Weber.*
4. Cavatine de *Lucrèce Borgia*, par Mr Capelli. — *Donizetti.*

Prix d'entrée 2 fl. 25 cts.

On peut se procurer des billets chez M. De Groot, libraire, *Kleine Groenmarkt* et à la salle du Concert.

On commencera à 7 ½ heures précises.

ANNONCES.

LEBAUBE,

Restaurateur et Marchand de Comestibles,

Marché-aux-Herbes, à La Haye,

a l'honneur de prévenir le public que son Restaurant continue à être ouvert à toute heure. On peut s'y procurer à dîner, à tant par couvert ou à la carte. On y trouvera également tous les soirs à souper, ou à collationner. Il entreprend toujours les grands et petits dîners pour la ville, ainsi que tous les mets de la Cuisine française. Ses vins sont de première qualité et à juste prix. 4672.

Cours des Fonds Publics.

Bourse d'Amsterdam du 26 Septembre.

		Int.	Cours du 25 Sept.	Ouvert.	Fermé
Pays-Bas.	Dette active	5	$101\frac{1}{8}$	$101\frac{1}{8}$	$101\frac{3}{16}$
	Dito dito	$2\frac{1}{2}$	52	$51\frac{7}{8}$	$52\frac{1}{16}$
	Billets de chance		—	—	—
	Syndicat.	$4\frac{1}{2}$	$93\frac{3}{4}$	$93\frac{3}{8}$	—
	Dito	$3\frac{1}{2}$	—	—	—
	Société de Commerce.	$4\frac{1}{2}$	$137\frac{1}{2}$	137	$137\frac{1}{4}$
	Dito nouvelle	$4\frac{1}{2}$	—	—	—
	Emprunt de 1836.	4	—	—	—
	Dito des Indes.	5	—	$98\frac{7}{8}$	$99\frac{1}{8}$
Russie	Oblig. Hope & C. 1798 & 1816.	5	—	$105\frac{7}{8}$	—
	Dito dito 1828 & 1829.	5	—	$105\frac{7}{8}$	—
	Inscript. au Grand Livre.	6	—	—	—
	Certificats au dito	6	—	$68\frac{5}{8}$	—
	Dito inscriptions 1831 & 1833	5	—	—	—
	Emprunt de 1840.	4	—	$89\frac{5}{8}$	—
Espagne	Perp. ém. Amsterdam	5	—	—	—
	Passive.	5	—	—	—
	Dette différée à Paris.		—	—	—
	Deffered.		—	—	—
	Ardouin	5	$15\frac{13}{16}$	$15\frac{5}{8}$	$15\frac{5}{8}$
Autriche	Obligations Goll. & Comp.	5	—	—	—
	Dito métalliques.	5	—	—	—
	Dito dito.	$2\frac{1}{2}$	—	—	—
Angleterre.	Cons. Ann.	3	—	—	—
France	Inscriptions au Grand-Livre.	3	—	—	—
Pologne	Actions 1836.	*f*	—	—	—
Brésil.	Cons. Ann.	5	—	—	—
Portugal	Obligations à Londres.	3	—	—	—

[B]ourse d'Anvers du 26 Septembre.

Métalliques.	5	—
Naples.	5	—
Ardouins.	6	$15\frac{1}{2}$
Dette différée, ancien.		—
Passive	5	—
Lots de Hesse.		$26\frac{1}{2}$

Cours après la Bourse ($2\frac{3}{4}$ heures)

Ardouin $15\frac{5}{8}$ A.

Idem, Primes —

Bourse de Londres du 24 Septembre.

Consolidés	3	$92\frac{7}{8}$, 93P.
Holl. Dette active	$2\frac{1}{2}$	$51\frac{7}{8}$
Dito dito.	5	—
Dito emprunt 1837.	5	$100\frac{1}{4}$
Espagne 5 °/o.		$16\frac{1}{4}$
Dito 3 °/o.		—
Portugal (nouv.)		—
Russes.		—

Bourse de Vienne du 20 Septembre.

Métalliques.	5	$109\frac{1}{8}$
Dito	4	$100\frac{3}{8}$
Dito	3	$77\frac{1}{4}$
Lots de 1834.		—
Actions de la Banque.		1628

LA HAYE,

Imprimerie de Léopold Lœbenberg, *Assendelftstraat.*